

BULLETIN DE LIAISON

des membres de la

**Société d'Histoire
de Remiremont et de sa Région**

31 rue des Prêtres
88200 REMIREMONT

Site : <http://pagesperso-orange.fr/shl88/>



ROMARICI MONS



N° 72 – avril 2014

ISSN 2272-3048

Assemblée générale



Le samedi 15 mars 2014 s'est tenue l'Assemblée générale de la Société d'histoire.

Le vice-président Jean Aimé Morizot, après avoir remercié les membres présents et M. Jean Claude Baumgartner, adjoint représentant la municipalité, a présenté le rapport moral. Depuis le retrait de Pierre Heili, la

Société est présidée « collégialement » par le bureau. Cette solution particulière a donné satisfaction et, grâce à l'implication des administrateurs, qui continuent à se retrouver tous les lundis matin, l'association a connu une activité soutenue en 2013.

Michel Claudel, secrétaire, a ensuite brossé avec l'aide d'un diaporama très complet une rétrospective des activités de l'année écoulée.

La Société d'histoire s'est particulièrement investie dans les Journées d'études Vosgiennes, organisées à la Bresse par la Fédération des Sociétés savantes. Plusieurs membres – Michel Claudel, Gérard Dupré, Pierre Heili, Jean Marie Lambert, Jean Aimé Morizot, André Balaud, Gilles Grivel, François Durand – ont présenté des communications relatives à l'histoire bressaude.

La Société a renoué avec les conférences qui se tiendront désormais aussi bien à Remiremont que dans d'autres communes de l'ancien arrondissement. Début décembre, Jean Aimé Morizot, devant un parterre fourni, a présenté l'industrie textile en Haute Moselle.



La bourse aux livres s'est tenue pour la dernière fois en octobre, le stock de livres ne permettant plus de nouvelles éditions.

Martial Fleurot, responsable des publications, a parfaitement tenu son rôle en proposant ces dernières lors de diverses manifestations au Val d'Ajol, au Parmont, à Charmes, Pont à Mousson.

Plusieurs Romarici Mons, toujours composés par Michel Claudel assisté de Philippe Althofer, ont été envoyés aux membres.

Gérard Dupré et Pierre Heili ont présenté quelques-unes des activités qui seront proposées en 2014. Un temps fort sera la journée d'études consacrée à Anne Charlotte de Lorraine le 17 mai au centre culturel. L'abbesse de Remiremont sera évoquée par plusieurs conférenciers tandis que s'ouvriront deux expositions présentées au musée Charles de Bruyère et aux Archives municipales.

Michel Claudel et Gérard Dupré développeront lors des deux autres conférences données le 1er avril et le 27 mai leurs interventions données à la Bresse ; concernant les frères enseignants marianistes et les vitraux réalisés après 1944 par Gabriel Loire. Une excursion en juin complétera la seconde conférence.

Deux autres conférences se tiendront en octobre et décembre afin de commémorer les anniversaires de 1914 et



1944.

Après avoir présenté ses derniers ouvrages au salon du livre régional qui aura lieu à la Bresse début septembre, la Société d'Histoire est de nouveau sollicitée aux Journées d'études Vosgiennes de Charmes (fin octobre).

La parole est ensuite donnée à la trésorière Nadine Berguer pour la présentation des comptes. Après l'avis du commissaire aux comptes, M. Abel Mathieu, ils sont approuvés à l'unanimité par l'assemblée.

Il est ensuite procédé au renouvellement du tiers du Comité. A l'unanimité sont reconduits dans leurs fonctions : Nadine Berguer, Michel Claudel, Martial Fleurot, Michel Rouillon.

André Balaud, nouvel adhérent très actif, est également élu pour compléter le Comité.

La parole est ensuite donnée à Jean Claude Baumgartner qui exprime sa satisfaction quant au devenir de la Société, dont le rôle à Remiremont est de première importance.

Le verre de l'amitié clôt dans la bonne humeur cette Assemblée générale.

Jean Aimé Morizot

Bilan 2013

<u>RECETTES</u>		<u>DEPENSES</u>	
		Achats	
		Imprimerie	4235.80
Vente publications	7947.70	Fournitures, papeterie	47.68
Port sur envois	324.50	Matériel	224.74
JEV	140.00	Services extérieurs	
Bourse aux livres	2276.00	Assurances + location	776.15
Cotisations	2110.00	Frais postau+télécom	2073.39
		Documentation+livres+photo	545.50
Produite financiers	472.74	s	807.56
Virements internes	4106.50	Déplacts missions récept.	413.77
Don	2275.49	Bourse aux livres	110.00
		Cotisations	23.00
Total		Frais financiers	4106.50
		Virements internes	6288.84
		Bénéfice	
	19652.93		19652.93
		Total	

Les filleuls de l'Empereur ...

Louis Napoléon Bonaparte, devenu Empereur sous le nom de Napoléon III après le coup d'état du 2 décembre 1851, se devait pour asseoir sa dynastie de convoler en mariage pour assurer sa descendance. On recherchait pour lui une fiancée royale, mais sans succès. Finalement, le 29 janvier 1853, il prenait pour épouse une belle et jeune Espagnole, qu'il avait connue en 1849, Eugénia de Montijo, comtesse de Téba. Certes elle n'était pas de sang royal mais l'Empereur en était amoureux.

Après son mariage, l'impératrice avait eu deux accidents successifs et l'on craignait qu'elle ne pût donner un héritier au trône. Aussi fut-ce une grande joie quand on apprit qu'elle allait mettre au monde l'enfant tant attendu.

Le 16 mars 1856, après un accouchement particulièrement difficile, un fils naissait, à qui on allait donner les prénoms de Napoléon Eugène Louis Jean Joseph. Ce sera leur unique enfant. Ondoyé le surlendemain et baptisé le 14 juin, il allait recevoir pour parrain le pape Pie IX et pour marraine la reine Victoria d'Angleterre¹.

Les souverains, afin de faire partager leur joie au pays, et probablement par bonne politique, décidèrent de devenir les parrains et marraines de tous les enfants légitimes nés le même jour que le prince impérial². C'est ainsi que 3659 familles réclamèrent le parrainage impérial. Chaque famille devenait porteuse d'un brevet qui constatait la qualité de filleul de l'enfant. En cas de décès de l'un ou des deux parents, l'Empereur et sa femme prenaient en charge l'éducation de l'enfant sur le budget de la liste civile impériale. Des secours aux parents pauvres des filleuls furent également accordés³.



Napoléon III et son fils d'après une photographie prise en Angleterre après la guerre de 1870¹

¹Les tuileries sous le Second Empire, Jacques Boulanger 1932.

²Le grand Napoléon n'avait-il pas agi de même en mars 1811, après la naissance de son fils, le futur « Aiglon » ? Par ordre des préfets, les conseils municipaux des villes et des centres de justice de paix, devaient doter sur leurs fonds une jeune rosière (jeune fille recommandable pour ses vertus) pour l'unir par mariage avec un militaire en retraite. Pierre Heili a bien voulu nous rappeler cette anecdote en nous prêtant une petite brochure intitulé *Rosière et Roi de Rome, Une page d'histoire romarimontaine-1811* par Louis Godot.

Marie Élisabeth Stéphanie Léval, filleule de l'Empereur



De G à D. devant, encadrant l'aïeule : Georgette Arnould, Stéphanie Léval, Germaine Arnould née en 1910. Debout : Amélie, Jeanne, Angèle, Marthe ép Georges Arnould, Jeanne et Louis frères et sœurs jumeaux.

³<http://cgma.wordpress.com/2009/03/16/les-filleuls-de-napoleon-iii/> (cercle généalogique de Maisons-Alfort).

Née à Rupt sur Moselle, le 16 mars 1856, dans les dessus de Maxonchamp, ses parents, Jean Baptiste Léval et Marie Claire Arnould, demandèrent le parrainage impérial, probablement sur les conseils de la mairie. Le brevet leur fût accordé sous le n° 3557⁴. 26 ans plus tard, le 22 novembre 1882, elle prenait pour époux Jules Nicolas Febvay âgé de 34 ans, cultivateur au Chêne, Rupt/Moselle. De ce mariage 6 enfants étaient vivants lors du recensement de 1906 : Marthe (1885), Charles (1887), Angèle (1889), Amélie (1891), Jeanne et Louis (1894). Elle perd son époux en 1907 et quelques années plus tard, vers 1917, un photographe amateur⁵ l'a photographiée avec 5 de ses 6 enfants (l'aîné, Charles, était parti à la guerre) et ses deux petites filles. Grâce à cet instant fixé sur une plaque de verre, nous pouvons mettre un visage sur l'une des filleules de l'Empereur. Plus chanceuse que le prince impérial qui devait périr au service de l'Angleterre sous les flèches des Zoulous le 1er juin 1879, Marie Élisabeth décédait à Rupt le 12 octobre 1930.

Enfants de l'arrondissement de Remiremont nés le 16 mars 1856 (40 communes)

Commune	Nom de l'enfant	Nom des parents
Tendon	Jean Baptiste Martin	Sébastien Martin , cultivateur Marie Barbe Robert
Granges de Plombières	Marie Tritter	François Antoine Tritter , cultivateur Justine Lemercier
St Nabord	Marie Eugénie Roussel + 7 novembre 1858	Nicolas Joseph Roussel , cultivateur Marie Harmand
Vagney	Nicolas Stanislas Huttin	Nicolas Michel Huttin , journalier Marie Jeanne Remy
Ferdrupt	Théophile Claude + le 30 mai 1856	Laurent Dominique Claude , cultivateur à Remanvillers Marie Rose Collenne
Fresse	Marie Victorine Philippe	Charles Philippe , cordonnier Thérèse Lucie Laurent
Rupt/Moselle	Marie Élisabeth Stéphanie Léval	Jean Baptiste Léval , cultivateur

⁴Nous remercions Thérèse HUGUES née Lambert, fille de Amélie Febvay, et petite fille de « Fanny » Léval qui a bien voulu nous montrer ce brevet.

⁵Henri Démouglin, cultivateur et photographe amateur à Vecoux. Bulletin municipal de Vecoux n° 16, 1998.

	Charles Denis Nurdin	Marie Claire Arnould Antoine Nurdin , tisserand à Lépages Marie Louis
--	-----------------------------	---

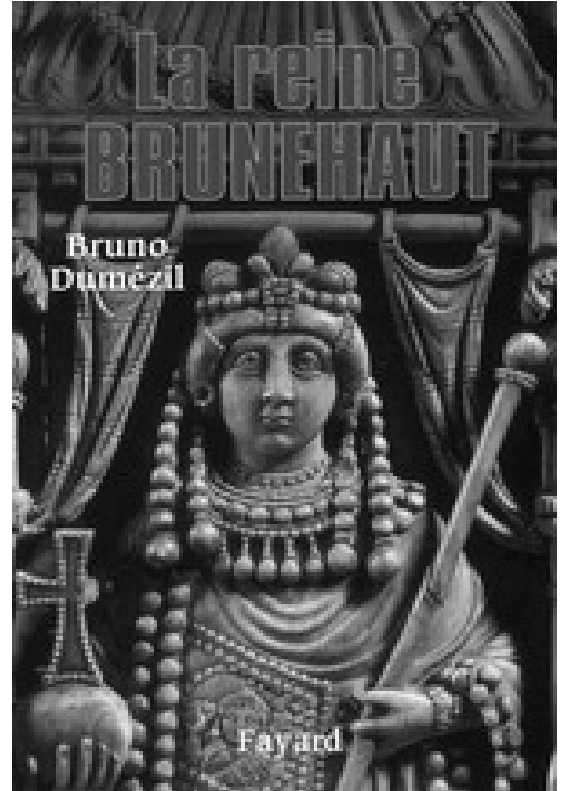
Gérard Dupré

Romaric, Arnoul, et la Reine Brunehaut...

Bruno Dumézil a réalisé un ouvrage particulièrement passionnant sur cette Reine Mérovingienne, « La Reine Brunehaut » (Fayard, 2008, 560 pages).

Quand on sait que Romaric et Arnoul, nobles à la Cour d'Austrasie, ont vécu et participé à cette époque troublée, ce livre peut retenir l'intérêt de ceux qui aiment l'histoire ancienne de notre Saint Mont. Le style très attachant de Bruno Dumézil, historien connu et reconnu, nous aide à cheminer dans une histoire qui peut paraître très complexe.

La page 349 décrit ce qu'il appelle « *l'effervescence monastique* », en faisant apparaître des noms qui nous sont chers, tout en nous faisant découvrir la position contrastée de la Reine Brunehaut dans ce contexte : « *Brunehaut semble d'ailleurs avoir considéré la plupart des monastères gaulois comme des repaires d'aristocrates à la retraite, plus portés sur l'intrigue que sur la mystique. Elle paraît s'être méfiée de Saint Maurice d'Augsbourg trop proche des intérêts transjurassiens et même dangereux. Un des moines, Amé, avait en tout cas des relations avec des gens qui ne comptaient certainement pas parmi les amis de la Reine* ».



Ainsi le décor est planté : on sent déjà une méfiance et une tension monter entre certains moines (Amé était ami de Romaric et d'Arnoul – cf. note 86 de la page 349) dans un contexte particulier où la vie monastique commençait à s'organiser et impressionnait certaines couches de la population : « *La nouvelle aristocratie se montra sensible à l'effet de mode. Au début du VII^{ème} siècle, deux nobliaux austrasiens, nommés Romaric et Arnoul envisagèrent ainsi un moment de se retirer au monastère de Lérins (situé sur une île au large de Cannes, au prestige immense). Après réflexion ils durent y renoncer dans l'attente de trouver une institution plus dynamique, et peut être, moins liée à l'entourage de Brunehaut* ».

Nous retrouvons Romaric et Arnoul à la page 375, au moment où Bruno Dumézil amorce le chapitre de la fin tragique de la Reine Brunehaut. Romaric se présente au Palais de Metz pour supplier la Reine Brunehaut de lui rendre les biens qu'elle lui a confisqués. D'abord repoussé par le Conseiller Royal sans ménagement, il alla publiquement prier Saint Martin et obtint finalement la restitution de ses biens. Ainsi Bruno Dumézil semble vouloir déterminer un « profil » pour Romaric, qui serait à la fois homme pieux et fin stratège, comme ses contemporains...

Page 378, l'histoire s'accélère. Thierry II, petit-fils de Brunehaut, meurt de dysenterie. La Reine est désespérée... La *Vita Romarici* évoque une ambiance d'insurrection à Metz à l'annonce de ce décès. « *Les meneurs se nommaient Arnoul et Pépin de Landen* ». Arnoul était compté « *par la naissance comme assez grand mais il devait son entrée dans la fonction publique à la protection du Duc Gondulf, un parent de Grégoire de Tours. Sa famille fraya vite avec le milieu colombanien* » Parmi les plus proches compagnons d'Arnoul se trouvait Romaric (p. 379). Bruno Dumézil nous révèle que « *les hommes qui dirigeaient la conjuration contre Brunehaut en 613 n'étaient pas guidés par un fort sentiment identitaire austrasien (...)* On les sentait plutôt tenaillés par la peur de la déchéance sociale. Dans une Austrasie indépendante, Arnoul, Pépin ou Romaric éprouvaient des difficultés à se maintenir dans la haute élite » (p. 379). Ils auraient donc craint de se trouver marginalisés par les événements, et même de ne pouvoir arriver à la hauteur des courtisans de Brunehaut, plus cultivés, qui risquaient de les mépriser...

Romaric, avait failli tout perdre un an plus tôt, terres et fonctions. Il devait réagir. Ainsi Bruno Dumézil nous dépeint nos saints comme des arrivistes inquiets de leurs prérogatives, plus matérialistes que mystiques, leur conversion réelle et visible ne venant que plus tard ! Il indique même qu' « *Arnoul espérait récupérer le siège de l'Evêque Poppulus de Metz* » et donc qu'il pouvait profiter de la chute de la Reine pour prendre le pouvoir ecclésiastique (cf. p 379)...

A la page 380, on apprend que le mouvement d'insurrection grandissait aussi en coulisse, que « *même Eustaise de Luxeuil s'associe au mouvement* ». Tous les alliés de Brunehaut la trahirent et « *la vieille Reine fut livrée à Clotaire II* » (p. 381).

Il n'est pas dans notre propos ici de relater la fin tragique et spectaculaire de cette Reine si détestée semble-t-il, mais de constater que c'est bien dans ce contexte de soulèvement houleux et dangereux que Romaric et Arnoul se sont distingués... Dans ce tumultueux cadre, Clotaire II poursuit ses manœuvres ; il élimine d'éventuels concurrents qui pourraient mettre en échec sa politique de possession de l'Austrasie. Certains en réchappent, Romaric et Arnoul par exemple !!! (cf. pp. 392 et 393). Bruno Dumézil en donne comme raison le fait que « *Clotaire II ne tenait en 613 que par le bon vouloir de la faction d'Arnoul et de Pépin* » (p. 389). Cependant celui-ci reste méfiant, car « *en abandonnant naguère le camp de Brunehaut, les 'petits grands d'Austrasie' avaient beaucoup plus démontré leur propension à la fourberie que leur attachement à la dynastie neustrienne. Clotaire II n'entendait pas accorder trop de pouvoir à des hommes dont seul l'opportunisme avait fait ses alliés (...)* Romaric n'obtint aucun poste véritablement prestigieux » (p. 390). Pour Bruno Dumézil, Arnoul et Romaric étaient bien des arrivistes, qui furent amèrement déçus par la décision du nouveau Roi... Tous ces efforts pour peu de récompenses !!!

C'est ici que Bruno Dumézil situe le changement radical dans la destinée de Romaric : « *... par dépit, ou pour répondre à une vocation ancienne, ce dernier se retira dans un monastère qu'il avait fondé : Habendum, futur Remiremont* » (p. 390). Nous arrivons ainsi à un point clé, à une croisée de chemins. Mais Bruno Dumézil ne veut pas trancher : il

respecte la tradition qui nous avait présenté un Romaric toujours nostalgique de perfection et imprégné d'une authentique vocation religieuse. Il ne rejette pas le côté bien humain et le cheminement psychologique de l'expérience de Romaric, mais se demande si ce n'est pas par dépit que celui-ci s'est retiré des affaires du monde ? Ecœuré des manœuvres et des magouilles de palais, aspira-t-il alors à une vie plus dépouillée, et centrée sur un essentiel supérieur, qui ne pouvait être à l'époque que la vie monastique ?

Qu'en est-il des autres compères de Romaric ? Bruno Dumézil nous confirme que « *la faction de Pépin de Landen reçut un lot de consolation sous la forme du siège épiscopal de Metz, qui fut accordé à Arnoul en 613 ou 614* ». Arnoul, « *sans renoncer à ses manœuvres politiques, avait donné des signes de conversion sincère à la vie religieuse* » (p. 391).

On retrouve le même basculement que pour Romaric : Arnoul, doué pour les manœuvres politiques, vivant une conversion intérieure véritable à la perfection évangélique... Cependant, Arnoul et Pépin, deux complices bien soudés dans les aléas de la trahison de Brunehaut, « *déçus des faibles gains obtenus en échange* » (p.391) *veulent renforcer leur importance et s'allièrent par le sang. Arnoul maria son fils à la fille de Pépin, pour donner un nouveau lignage : les Pipinides* » (cf. p. 391), et qui aura pour descendance entre autre Charles Martel, et ensuite le grand Charlemagne...

Bruno Dumézil nous fait remarquer cependant que « *Pépin et Arnoul profitèrent de leur nouveau pouvoir pour poursuivre une vieille lutte d'influence* » (p. 397) et qu'en 624, ils parvinrent à faire assassiner Chrodoald, le gendre de Brunehaut et à étendre l'influence de leur parti (cf. p 397)...

Bruno Dumézil reste fidèle à lui-même : il nous démontre encore une fois que la sainteté de notre cher Arnoul n'était peut-être pas alors si accomplie, puisqu'il est capable de tremper encore une fois dans des manœuvres sordides pour garder ce fameux pouvoir et cette influence à la cour d'Austrasie !!!

Nous n'aurons pas dans ce livre d'autres précisions sur la suite de la vie d'Arnoul et de Romaric. Nous arrivons à la fin de la Reine Brunehaut, notre historien ne va pas plus loin et son ouvrage s'arrête là.

Ainsi de la lecture de ce gros volume passionnant, nous pouvons retenir pour ce qui nous concerne, que Romaric et Arnoul furent des personnages importants à la cour du Roi, et qu'ils purent influencer quelque peu par leur activisme politique le cours de cette histoire... Ils nous apparaissent, dans ce livre, bien humains, bien enracinés dans les préoccupations de leur temps et de leur époque, partagés entre des désirs de grandeur et de réussite sociale, et une aspiration intérieure à une autre dimension spirituelle... Ils sont ainsi toujours aussi proches de nous, et cette description de leur personnalité nous les rend plus attachants peut-être...

Bernard Dieudonné

L'exode de la population bressaude par Xoulces/Blanfaing

Les 16 et 20 septembre, les attaques du maquis de Noiregoutte, puis de la Piquante-Pierre avaient déjà bien miné le moral bressaud. Les exécutions sommaires qui suivirent ne l'améliorèrent pas. Les troupes libératrices approchaient, l'espoir renaissait ... trop tôt. Le 7 octobre, le premier obus tombe sur le centre de La Bresse. Par prudence on descend dans les caves pour la nuit. On n'en sortira que cinq semaines plus tard, le bombardement n'ayant pas cessé.

Jeudi 9 novembre 1944, on n'était pas encore remis des événements de la veille qui avaient vu le départ des hommes bressauds de 15 à 65 ans vers de soi-disant travaux de terrassement à Wildenstein. On ne savait pas encore que leur réalité fut tout autre ; leur itinéraire initial, qui les avait vus effectivement passer par le col de Brâmont, les amena jusqu'à Pfortzheim. La Bresse, en ce nouveau jour de guerre, se réveilla sous les « Raus !! Schnell !! » de la Feldgendarmarie ou de la Wehrmacht.

Les maisons sont vidées une à une de leurs habitants. Jeunes, vieux, malades et impotents, tout le monde doit quitter les murs protecteurs des caves où ils se sont mis à l'abri des tirs et des bombardements depuis cinq semaines. Le temps d'entasser quelques affaires sur un chariot, dans une brouette ou un landau avec le bébé, un petit sac avec argent et papiers et le peu de ravitaillement que l'on a encore, on s'habille chaudement si on peut, on enfle les meilleures chaussures qui nous restent, des « caoutchoucs » ou avec les restrictions des chaussures à semelles de bois.

Les femmes, privées de leur mari et de leurs fils déportés, gèrent tout.

Les rues s'emplissent de monde, direction la vallée de Vologne sous l'œil inquisiteur du boche qui vous scrute à l'affût du réfractaire qui a échappé à la rafle de la veille.

Certains sont arrêtés, d'autres passent, déguisés en femme ou en jouant les malades. On croise des soldats « verts de gris » qui tirent des grosses torpilles d'avions posées sur des chariots. On ne sait pas encore que c'est pour faire sauter nos maisons.

Il neige déjà en ce mois de novembre, une neige lourde et humide, bloquant déjà les petites roues des charrettes, certains retournent pour troquer leur engin à roulettes pour une luge mieux adaptée.

On s'étonne d'être dirigés vers le chemin du lac des Corbeaux. Des tirs d'artillerie allemande dans les prés bordant la route empêchent toute défection.

La couche de neige s'épaissit rapidement, les gens peinent à avancer, l'entraide se met en place naturellement, les jeunes aident les plus âgés. La route est déjà balisée de chariots et landaus abandonnés, trop difficiles à faire avancer dans cette neige collante.

On se charge du strict nécessaire, un peu de ravitaillement, les papiers de famille et le peu

d'argent que l'on possède. Les petits enfants qui ont des difficultés à marcher sont pris dans les bras ou sur le dos, les anciens et les jeunes gens ne sont pas en reste. Chacun a son ballot, sa charge à porter.

Les obus sifflent et explosent à intervalles réguliers.

L'abbé Litzelmann, qui a pris la tête de la colonne partie le matin, accompagné du curé Bozon âgé de 80 ans, passe le col la Vierge en direction de Xoulces avec les premiers bressauds en fin d'après-midi. La nuit n'est pas loin. Il parlemente avec les allemands en poste au col, tout étonnés de nous voir arriver.

Pour aller plus vite et guidés par un fermier qui connaît le coin, ils empruntent une « courue », un chemin de débardage, la neige y est profonde et devient rapidement boueuse. Les pieds s'enfoncent profondément et se retirent souvent de cette glu en abandonnant au fond du trou une chaussure, et l'on continue sans même sans apercevoir. On enjambe des arbres abattus par les obus, on contourne d'énormes entonnoirs d'explosions remplis d'eau. Des tirs d'obus sporadiques nous accompagnent, un enfant est tué d'un éclat en pleine poitrine. Sa mère, ne voulant pas l'abandonner là, le porte jusque dans la vallée. Il y a des blessés. Une dame âgée, tombée dans un trou rempli d'eau, a failli être abandonnée, ses faibles cris sont inaudibles dans le vacarme des explosions.

22 heures, les premiers de cette triste troupe arrivent à proximité d'une ferme de Blanfaing abandonnée et, pressés par les allemands cachés en forêt, s'y installent pour la nuit. De 150 à 180 personnes y trouvent refuge, les suivants occuperont la ferme suivante et ainsi de suite. Les derniers arrivent vers 2 heures du matin. La nuit est très sombre, une mère en chutant laisse échapper sa fille de presque deux ans qu'elle tient dans les bras, elle ne l'a retrouve plus ! Toute la famille angoissée, à quatre pattes, la cherche à tâtons dans la neige. Elle a glissé dans un trou d'obus, on la retrouve trempée mais saine et sauve.

Les groupes partis en début d'après-midi ont moins de "chance". Le col de la Vierge les accueille quand la nuit est déjà bien noire, il faut s'arrêter.

L'abbé Toussaint qui les accompagne, assisté par le tout jeune abbé Claudel qui perdra la vie en arrivant à Xoulces, se démène au mieux pour aider les gens épuisés. Des jeunes filles sont mises à contribution pour aider les mères et les anciens.

Les soldats de la 269^{ème} division d'infanterie allemande déplacée de Norvège, qui possède sur place un Bunker creusé et de matériel, apportent un peu d'aide. Certains, très peu, auront même droit à des boissons chaudes.

On grignote une bricole qui traîne au fond d'un sac, un morceau de sucre, un morceau de pain que l'on avait réussi à faire avec un peu d'orge moulu dans un moulin à café. Le sac avec les provisions est souvent resté au bord du chemin, oublié dans une charrette ou simplement tombé et laissé sur place.

Il neige toujours, neige mêlée de pluie, on est trempé, fatigué, le dernier kilomètre avant le col s'est fait mécaniquement tel un zombie, le cerveau déconnecté.

Impossible de faire du feu sans alerter les observateurs de l'artillerie, on se serre autour d'un sapin, les enfants et les vieux au milieu du groupe. Le froid de la nuit nous envahit, toujours plus, peu dormiront. Nous sommes trois ou quatre cent personnes.

Au matin la « mise en route » est difficile, les membres raidis par le froid ne répondent plus aux sollicitations. Des personnes mettront plus d'une heure à retrouver l'usage de leurs jambes après maintes frictions pour les réchauffer.

Le triste convoi reprend la route, la neige est toujours présente, heureusement maintenant ce n'est que de la descente. Une partie du groupe opte pour suivre les traces de ceux qui sont passés la veille, le chemin est balisé par les bagages abandonnés, elle va rencontrer les mêmes problèmes.

Les autres empruntent le chemin "normal" un peu plus long mais plus praticable.

Alors commence un pénible ballet, on prend les enfants exténués dans les bras, on les descend de quelques dizaines de mètres, on les pose dans la neige et on remonte en chercher un autre et ainsi de suite. Un allemand qui aide avec un mulet refuse de dépasser un certain point, il nous fait comprendre que plus bas c'est mauvais pour lui. En effet un peu plus loin la maison forestière est tenue par les SS.

Notre sortie de la forêt est accueillie par un déluge d'obus et de mitraille, on plonge le nez dans la neige, les troupes alliées ont vu un mouvement en lisière, peu de blessés. Les maisons que nous croisons sont toutes occupées, il faut aller plus loin, les allemands nous pressent de descendre encore, les derniers groupes trouveront refuge au-delà du pont près de l'usine, dans les dépendances du château Clément (les caves sont inondées) et dans la saboterie Thomas. C'est près du portillon du mur d'enceinte du château que l'abbé Claudel trouvera la mort, le côté du ventre emporté par un éclat d'obus.

Tous ont trouvé un abri. Les caves sont bondées, les étages encore en état sont aussi occupés, on voit le ciel à travers les toits crevés. Les matelas trouvés sont réservés aux personnes âgées et aux malades, on squatte partout, il est parfois impossible de s'allonger.

Une vie de sédentaires démunis de tout commence. Les maisons sont systématiquement pillées et vidées de tout ce qui aide à la survie. Des femmes s'improvisent cuisinières, il y a environ 800 personnes à nourrir, chaque maison devient une communauté qui se gère. On cuisine surtout la nuit pour que l'artillerie ne voit pas les fumées, ça ne marche pas toujours, les obus fusent.

Le peu d'hommes présents se transforment en bouchers. Ils tuent sous la mitraille les vaches errantes, les chèvres, les poules, les lapins, etc., que l'on cuit à l'eau dans de grandes lessiveuses, sans sel, avec des patates quand on en trouve, on mange avec ses doigts. Les ruchers aussi sont pillés, le miel est le seul médicament disponible.

Les lessiveuses servent aussi de latrines, ... qui sont toujours pleines et débordent.

Dehors, les bombardements continuent, la neige se transforme en pluie, il y a des gouttières

partout.

Une femme accouche, ironie du sort c'est la sage-femme. Le bébé, un garçon, survit, des jeunes gens iront traire des vaches lointaines, pour lui, toujours sous la mitraille. La salle d'accouchement est un lit ouvert en partie sur les étoiles.

L'exode bressaud s'installe dans un provisoire qui va durer huit jours, la maladie est omniprésente avec le temps, la dysenterie ; les poux courent partout, l'hygiène est totalement absente.

Sont-ce la peur, les maladies ou les actions permanentes des prêtres bressauds, surtout celles de l'abbé Litzelmann, auprès des autorités allemandes, qui un jour débloquent la situation instable et pénible des bressauds retenus si proche de la ligne de front ?

Le 16 novembre au soir, l'ordre est donné, départ immédiat vers le front, il faut impérativement passer le pont qui doit sauter à minuit, interdiction de suivre la route, il faut longer la rivière.

Les obus se remettent à tomber, les allemands ont promis un créneau de deux heures sans tir à partir de 9 heures du matin le lendemain... Ont-ils tenu parole ?

Tout le monde est passé de l'autre côté du pont et s'est entassé dans tous les abris possibles en attendant l'aube.

A la pointe du jour, à l'heure fatidique, le convoi s'ébranle avec en tête des draps blancs fixés sur les rames de haricots.

La route est minée, il nous faut prendre à travers prés et chemins boueux sur le côté gauche de la montagne, le calvaire n'est pas terminé, la pente est raide et les forces absentes.

Personne n'abandonne, la liberté est au bout de l'effort.

Les premiers militaires que nous voyons et avons pris pour des allemands sont français, on a tous envie de se précipiter vers eux, mais ils nous chuchotent « surtout ne regardez pas vers nous, surtout ne regardez pas vers nous ». L'ennemi devait avoir le regard rivé à l'oculaire des jumelles.

Cornimont nous accueille. Harassés, nous avons peu dormi depuis huit jours. Boueux, crasseux, affamés, plein de vermines, pouilleux... Nous étions des pouilleux et avons tout perdu.

Des boissons chaudes nous sont offertes, du pain, on en rêvait ! On découvre les rations militaires et le préservatif réglementaire qui est à l'intérieur : « Oh ! Un ballon ? ».

L'église nous est ouverte, on s'endort allongés sur les bancs, il n'y a pas de chauffage mais on en a vu d'autres.

Des cars et des camions nous amènent jusqu'à Remiremont, sous le contrôle de l'armée qui redoute une infiltration allemande parmi nous.

La salle des fêtes garnie de paille nous est réservée. Trop petit. Nous serons éparpillés dans la commune. Beaucoup d'entre nous dormirons deux jours d'affilée, sans possibilité de les réveiller.

La Haute-Marne nous attend et nous accueille.

Lors de cet exode vers Xoulces/Blanfaing, ont payé de leur vie :

Ernestine et Eugénie Abel

l'abbé André Claudel

Félicie Mougel née Vaxelaire

François Mougel.

Marie Ernestine Aubert

Cet écrit est un bref résumé d'une quinzaine de témoignages recueillis auprès de personnes ayant participé à cet exode :

l'abbé Toussaint écrit juste après la guerre,

le curé Louis Bozon, propos recueillis par Paul Didierlaurent,

l'abbé Litzelmann dans son livre « L'abbé des ballons » par Daniel Walter,

extraits de « L'histoire de La Bresse et des Bressauds » de M. Gabriel Cuny,

l'Abbé Pierrat,

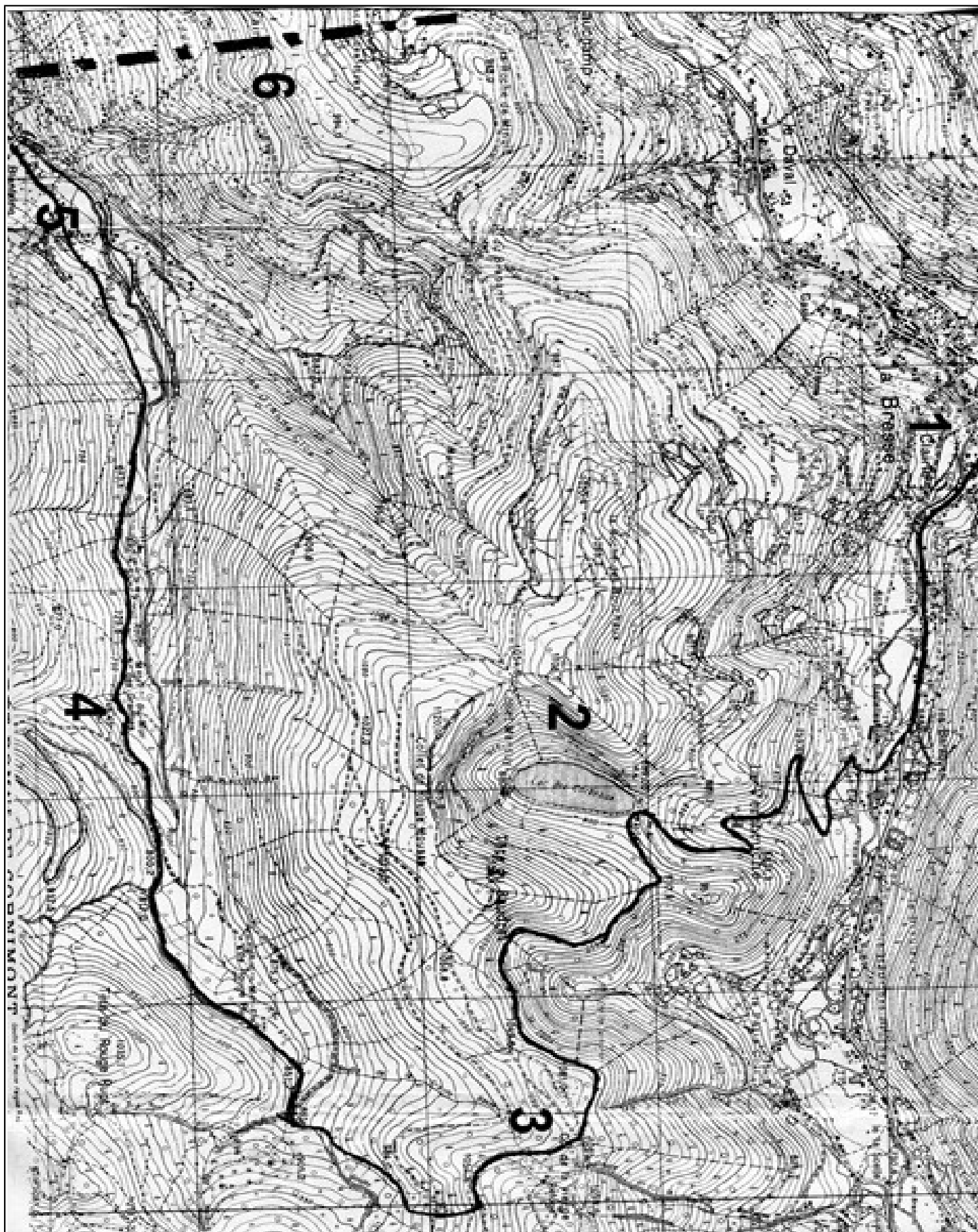
Madame et Monsieur Jean-Marie Remy,

Mesdames Reine X, Mme Hélène X, Mme Marcelle Arnould.

Messieurs Claudel C, M. Mougel J. M., Laurent G, M. Laurent Jean-Marie, M. Mougel René,

Le plus jeune des témoins encore vivants avait 9 ans en 1944 et les autres de 13 à 18 ans.

André Balaud



Parcours suivi par les bressaudois au cours de leur exode :

*1 Départ de La Bresse- 2 Lac des Corbeaux-3 Col de la Vierge-4 Maison forestière tenue par les SS-
5 Xoulces /Blanfaing- 6 Front début novembre 1944*

Les rendez-vous de la Société d'Histoire de Remiremont et de sa Région

Nos réunions sont libres et gratuites.

N'hésitez pas à y inviter vos amis ; songez aussi à les faire adhérer.

Permanences du lundi matin : de 9h00 à 11h00

au local de la Société, 31, rue des Prêtres à Remiremont.

Mercredi 17 mai 2014,

de 9h.00 à 12h.00 et de 14h.00 à 17h.00,

Centre Culturel de Remiremont :

Journée d'étude

« Tricentenaire d'Anne Charlotte de Lorraine,

Abbesse de Remiremont »

(voir programme ci-joint)

Mardi 27 mai 2014

à 20h.00,

Centre Culturel de Remiremont,

Conférence

par Gérard Dupré :

**« Les vitraux réalisés par les ateliers du maître verrier
Gabriel Loire dans les Vosges après la Seconde Guerre
Mondiale ».**

Mercredi 25 juin 2014 :

Excursion

**Circuit « Les vitraux réalisés par les ateliers du maître verrier
Gabriel Loire dans les Vosges ».**

*Cette livraison de notre bulletin de livraison, **Romarici Mons**, a été composée et mise en page par Michel Claudel, à qui on peut adresser des textes, communications ou informations pour un prochain numéro : Courriel : claudel.mi@orange.fr*

Reproduction : B.T.C.R., rue des Poncés – 88200 Saint-Etienne-lès-Remiremont